

cela même font des espèces de miracles que l'on ne voit que fort rarement. Mais dites moi, Messieurs, si vous avez jamais fait réflexion sur ceci. Combien y a-t-il peu de gens qui fassent fortune à l'Armée, au prix de ceux qui y périssent ? Le nombre des morts est innombrable, & les autres n'en font pas la millième partie. Il en arrive tout au contraire parmi les gens qui étudient ; ils ne sont jamais dans la dernière misère, & ne se trouvent point exposés au hazard de perdre la vie. Cependant quoique le Soldat se fatigue incomparablement plus que l'Écolier, il a beaucoup moins de récompenses à attendre, & rarement font-elles fort considérables. Il est vrai qu'il est bien plus aisé de récompenser un petit nombre de gens de Lettres, que cette terrible foule de gens qui suivent la guerre, parce qu'on donne aux premiers des Charges qui ne peuvent être exercées par d'autres, & que ceux-ci ne peuvent être récompensés que des bienfaits des Princes ; mais cela confirme encore ce que j'ai avancé, bien loin de le détruire. Mais je passe outre pour ne me pas engager dans un discours de trop grande discussion, & je retourne à la prééminence des Armes au-dessus des Lettres, que je prétens prouver par les mêmes raisons que je viens de dire en faveur de l'un & l'autre parti. On dit pour les Lettres, que les Armes ne peuvent subsister sans elles, parce que quoi-

LIVRE IV.
CHAP.
XXXVII.

Comparai-
son d'un É-
colier &
d'un Soldat.

Prérogati-
ves des Let-
tres.

LIVRE IV.
CHAP.
XXXVII.

Prérogati-
ves des Ar-
mes.

que la Guerre ait ses Loix , auxquelles elle est assujettie; ces Loix ont été faites par des gens de Lettres , & c'est eux qui en font les interprètes aussi-bien que les dispensateurs. Je répons pour les Armes , qu'elles font le soutien des Loix , parce qu'elles défendent les Républiques ; elles conservent les Royaumes : elles font la sûreté des chemins & des Villes , & nettoient la Mer des Corsaires : en un mot elles font la sûreté publique. Mais c'est encore une chose généralement reconnue , qu'on estime le plus ce qui coûte davantage. Hé ! qu'est-ce qu'il a coûté à un homme de Lettres pour devenir sçavant ? du tems , des soins , des veilles , de l'application d'esprit , faire mauvaise chère , être mal-vêtu , & d'autres fatigues que je crois avoir déjà dites : Mais pour devenir bon Soldat , il faut souffrir tout cela , & d'autres incommoditez encore plus grandes , presque toujours sans relâche , avec cela de plus qu'on court à toute heure risque de la vie. Qu'est-ce que peut souffrir un Ecolier , qui approche de la misère d'un Soldat qui se trouve enfermé dans une Place assiégée ? Voyez-le sur un rempart ou sur un ravelin où il fait sentinelle pendant qu'il sçait que les Ennemis le minent par dessous , sans qu'il ose branler ni s'éloigner d'un peril qui le menace de si près. Il lui est tout au plus permis de donner avis à son Capitaine de ce qui se passe , afin qu'on y remédie par
des

des contremines ; cependant le misérable demeure dans son poste , attendant que la mine l'enlève dans les nues , ou l'ensevelisse dans un abîme de ruines. Considérons deux galères qui s'abordent , se choquent par la proue , & s'attachent l'une contre l'autre , de telle sorte qu'il ne reste plus au Soldat que deux pieds d'espace sur les planches de l'éperon. Tout ce qu'il voit devant lui porte une affreuse image de la mort ; ce ne sont qu'ennemis armez de mousquets , de coutelas & de lances : Il est en bute aux grenades , aux pots à feu , & tout le canon est pointé contre lui à quatre pas de distance. Que lui reste-t-il à faire dans un état si terrible , pressé de toutes parts & environné de la Mer où sa perte est comme inévitable ? Il n'a point d'autre espérance que dans sa force & dans son courage ; il faut qu'il affronte tous les périls qui le menacent , qu'il surmonte tous les obstacles qui semblent invincibles , & qu'il se fasse jour au travers des mousquets & des piques pour se jeter dans l'autre vaisseau , où tout est ennemi , & par conséquent redoutable. Ce qu'il y a d'admirable , c'est qu'à peine un Soldat est emporté d'une volée de canon , ou autrement , qu'un autre succède à sa place : celui-ci n'est pas plutôt tombé dans la Mer qui l'engloutit , qu'il en revient un autre , & encore un autre , sans qu'aucun s'effraye de la perte de ses compagnons : ce qui

LIVRE IV.
CHAP.
XXXVII.

est fans doute une marque extraordinaire de courage , & une intrépidité merveilleuse. Heureux les siècles qui n'ont point connu ces épouvantables machines de Guerre, & mille fois heureuse l'ignorance qui n'avoit pû découvrir le secret de la poudre ! malheur à celui qui a trouvé cette damnable invention , & qui a donné à tous les lâches le moyen de venir à bout des plus braves, tranchant par un coup imprévû, & qu'on ne peut éviter, le cours de leurs belles actions, & celui de leur vie ! Aussi quand j'y fais réflexion, je suis presque au point de me repentir d'avoir embrassé la profession de la Chevalerie errante dans ce siècle détestable & indigne : car bien que le plus affreux péril n'ait rien qui m'épouvante, il me fâche pourtant d'avoir à craindre qu'un peu de poudre & de plomb arrête mon courage, & m'empêche de faire connoître la force & la valeur de mon bras dans toute l'étendue du monde. Mais après tout, que la fortune en ordonne ce qu'elle voudra, il y a d'autant plus de réputation à acquérir pour moi, que je m'expose à plus de périls que n'en ont connu les Chevaliers des siècles passez.

Pendant que notre Héros faisoit ce grand discours fans penser à manger, quoique Sancho lui dît de tems en tems de le faire, & qu'après il auroit loisir d'haranguer tout son faoul, ceux qui l'écoutoient, trouvoient un

nouveau sujet de le plaindre de ce qu'après avoir fait paroître tant d'esprit & de jugement sur diverses matières, il venoit de le perdre tout d'un coup, sur le sujet de sa ridicule Chevalerie. Le Curé lui applaudit, & lui dit qu'il avoit raison de donner la préférence aux Armes, & que tout intéressé qu'il se trouvoit, étant Docteur, il l'avoit pourtant forcé d'être de son sentiment. On acheva de souper, & pendant que l'Hôteffe & Maritorne préparoient la chambre de Don Quichotte pour les Dames, Don Fernand pria l'Esclave de vouloir conter l'histoire de sa vie, lui disant pour l'engager davantage, que toute la compagnie l'en prioit avec lui, & que la rencontre de Zoraïde leur faisoit croire qu'il y devoit avoir des aventures fort agréables. L'esclave répondit qu'il ne sçavoit point résister à ce qu'on lui demandoit de si bonne grace, & qu'il craignoit seulement que la manière de raconter ne leur donnât peut-être pas toute la satisfaction qu'ils s'en promettoient. Enfin, Messieurs, ajouta-t-il, puisqu'il vous plaît, donnez-moi, un peu d'attention, & je vais vous apprendre des aventures véritables, qui ne cèdent point en beauté aux fables les mieux inventées. Ceci ayant préparé la compagnie à l'écouter sans l'interrompre, il commença de cette manière.

CHAPITRE XXXVIII.

Histoire de l'Esclave.

LIVRE IV.

CHAP.
XXXVIII.Histoire de
l'esclave.

JE suis né dans une Ville des montagnes de Leon, de parens qui reçurent plus d'avantage de la nature, que de biens de la fortune. Cependant dans un lieu où les peuples sont presque tous misérables, mon père ne laissoit pas d'avoir la réputation d'être riche; & il l'auroit été en effet, s'il eût pris autant de soin de conserver ses biens, qu'il aimoit à les dépenser libéralement. Il s'étoit rendu de cette humeur, particulièrement à la Guerre, ayant passé sa jeunesse dans cette admirable Ecole, qui fait d'un avare un libéral, & d'un libéral un prodigue; & où celui qui épargne, est regardé comme un monstre, & indigne de la profession des Armes. Mon père voyant enfin que sa libéralité l'incommodoit, & qu'il ne pouvoit se défaire d'une habitude si nuisible à l'établissement de ses enfans, qui étoient en âge d'être pourvûs, se résolut de se dépouiller de ses biens, & nous ayant fait appeler un jour, deux frères que j'avois, & moi, il nous fit à peu près ce discours: Mes chers enfans: il suffit de dire que vous êtes mes enfans, pour vous dire que je vous aime; mais parce que ce n'est pas vous donner des marques d'amitié, que de dissiper un bien qui vous doit revenir, j'ai résolu

de faire une chose à laquelle il y a déjà long-tems que je pense, & qui vous persuadera enfin que je suis bon père. Vous êtes désormais tous trois en âge de faire un établissement, ou pour le moins de penser à une profession qui vous acquière un jour de l'utilité & de l'honneur; j'y veux aussi contribuer de ma part autant que je le pourrai; & dans ce sentiment-là j'ai résolu de partager mon bien en quatre parts égales, dont je vous en abandonne trois, & me réserve la quatrième pour vivre, mais je souhaiterois une chose, sçavoir qu'après que vous aurez chacun pris votre part, vous voulussiez suivre un des chemins que je vais vous dire. Nous avons un Proverbe en Espagne, qui est à mon sens très-véritable, comme ils le font tous, étant appuyez sur une longue & sage expérience: L'Eglise, dit-il, la Mer, ou la Maison du Roi, pour nous apprendre que celui qui a dessein de se faire considérer, & de s'enrichir, doit ou entrer dans l'Eglise, ou trafiquer sur Mer, ou s'attacher à la Cour. Je voudrois donc, mes chers enfans, que l'un de vous s'appliquât à l'étude, l'autre au commerce, & que l'autre servît le Roi dans ses Armées; car il est aujourd'hui fort difficile d'entrer dans sa Maison; & quoique la guerre n'enrichisse pas beaucoup ceux qui en font le métier, elle donne au moins de la réputation & de la gloire. Dans huit jours au plus tard vos

LIVRE. IV.
CHAP.
XXXVIII.
Histoire de
l'esclave.

parts feront prêtes, & je vous les donnerai en argent, fans qu'il y manque rien. Voilà ce que j'avois à vous propofer; dites-moi à présent quel est votre fentiment, & fi vous avez envie de fuivre mon confeil; Mon père fe tût après m'avoir ordonné de répondre, parce que je fuis l'aîné. Je le priaï infamment de ne fe point défaire de fon bien, dont il pouvoit faire tel ufage qu'il lui plairoit fans que nous y trouvaffions à redire, & que nous étions affez jeunes pour en acquérir; & en finiffant je lui témoignai que j'avois deffein de porter les armes, s'il le trouvoit bon. Mon fecond frère lui fit les mêmes prières que moi, & prit le parti d'aller aux Indes; & le plus jeune & apparemment le plus fage, dit qu'il fouhaitoit être d'Eglife, & d'aller à Salamanque achever fes études. Nous étant ainfi accordez comme de concert à contenter les fentimens de mon père, il nous embraffa chèrement tous trois; & dans le tems qu'il l'avoit promis, il nous donna chacun notre part en argent, qui alloit, fi je m'en fouviens bien, à trois mille Ducats; un de nos oncles ayant acheté tout notre Domaine, afin qu'il ne fortît point de la maifon. Tout étant prêt pour notre départ, nous nous féparâmes tous trois de mon père en même jour; mais faifant fcrupule de laiffer ce bon père avec fi peu de bien dans un âge fort avancé, je l'obligeai, à force de prières,

de prendre deux mille Ducats des miens, lui faisant voir que j'avois assez du reste pour me mettre en équipage. Mes frères, touchez de cet exemple, lui laissèrent aussi chacun mille Ducats, si bien qu'il lui en resta quatre mille outre sa part qu'il avoit conservée en fonds de terre. Nous prîmes donc congé de mon père & de mon oncle, qui après nous avoir donné toutes les marques imaginables de leur affection, nous chargèrent sur-tout de leur faire sçavoir souvent de nos nouvelles. L'un prit le chemin de Salamanque, l'autre celui de Seville, & je m'en allai à Alicante, où je trouvai un vaisseau marchand de Gènes, qui étoit venu charger de la laine, dans lequel je m'embarquai. Il peut y avoir à cette heure environ vingt deux ans que je suis parti de chez mon père; & dans tout ce tems-là je n'ai pu avoir de nouvelles, ni de lui, ni de mes frères, quoique j'aye écrit plusieurs fois. Nous arrivâmes heureusement à Gènes, d'où j'allai à Milan; & après m'être mis en équipage, comme je me résolvois d'aller prendre parti en Piémont, j'appris sur le chemin d'Alexandrie de la Paille, que le Duc d'Albe passoit en Flandres. Cette nouvelle me fit changer de dessein, j'allai servir sous ce grand Capitaine, & je le suivis dans toutes les batailles qu'il donna. Je me trouvai à la mort des Comtes de Horn & d'Egmont, & je fus Enseigne dans la Compagnie de

LIVRE IV.

CHAP.
XXXVIII.Histoire de
l'esclave.

LIVRE IV. Don Diego d'Urbina. Quelque tems après
 CHAP. que je fus arrivé en Flandres, le bruit cou-
 XXXVIII. rut que le Pape, l'Espagne & la République
 Histoire de de Venise s'étoient liguez contre le Turc,
 l'esclave. qui venoit de prendre le Royaume de Chî-
 pre sur les Vénitiens; que son Altesse Don
 Jean d'Autriche frère naturel du Roi, étoit
 Général de la Ligue, & que l'on faisoit de
 grands préparatifs pour cette guerre. Cela
 me fit changer de résolution, & me donna
 l'envie de voir une journée qui devoit être
 célèbre; & quoique je fusse presque assuré
 d'avoir une Compagnie à la première occa-
 sion, je renonçai à cette espérance; & m'en
 allai en Italie. Heureusement pour moi, Don
 Jean d'Autriche venoit d'entrer à Gênes lors-
 que j'y arrivai, & il s'embarquoit pour Na-
 ples, où il devoit joindre l'Armée des Vé-
 nitiens; ce qu'il ne fit qu'à Messine. On
 me donna une Compagnie d'Infanterie, &
 je me trouvai à cette grande & fameuse jour-
 née, si heureuse à la Chrétienté, & qui dé-
 fabufa tout le monde, de l'opinion qu'on
 avoit que les Turcs étoient invincibles sur
 mer; cette journée si glorieuse à l'Europe,
 & qui renversa si bien l'orgueil des Otto-
 mans. Parmi tant de gens heureux, dont
 les uns jouissent d'une grande victoire, &
 les autres avoient donné leur vie pour la
 Religion, je me vis le seul malheureux, &
 je fus pris prisonnier. Uchialy Roi d'Alger,
 Corsaire vaillant, & favorisé de la fortune,
 s'étant

s'étant rendu maître de la Capitane de Malthe, où il n'étoit resté que trois Chevaliers, & encore tout couverts de blessures, la Capitane de Jean Andrea, sur laquelle j'étois, alla pour la secourir. Je sautai d'abord dans la galère d'Uchialy, qui s'éloigna en même tems de la nôtre, & pas un de mes Soldats ne me pouvant suivre, je me trouvai seul au pouvoir des Turcs, qui m'ayant blessé en plusieurs endroits me firent esclave. Uchialy se sauva ensuite comme vous l'avez sçu, avec toute son Escadre, & je perdis ainsi la liberté dans une journée qui la donna à quinze mille Chrétiens qui étoient à la chaîne dans les Galères Turques. Je fus mené à Constantinople, où Selim fit mon Maître Général de la Mer, pour avoir fait vaillamment dans la bataille, & remporté l'étendard de la Religion de Malte. L'année suivante qui fut en 1562, je me trouvai à Navarrins, ramant dans la Capitane appelée les trois Fanaux, où je remarquai qu'on perdit une belle occasion de défaire toute l'armée des Turcs dans le Port: car les Levantins & les Janissaires qui y étoient, ne doutant point qu'on ne les y vînt attaquer, se tenoient déjà tout prêts pour s'enfuir par terre, sans vouloir attendre l'événement du combat tant ils étoient épouvantés à la seule vûe de notre Armée. Mais le Ciel ne le voulut pas ainsi; & ce ne fut point, ni la faute, ni la négligence du Gé-

LIVRE IV.

CHAP.

XXXVIII.

Histoire de
l'esclave.

LIVRE IV.
CHAP.
XXXVIII.
Histoire de
l'esclave.

néral qui commandoit les nôtres. Effectivement Uchialy, qui ne se trouvoit point en sûreté, se retira à Modon, qui est une Isle auprès des Navarrins; & ayant mis ses gens à terre, fortifia l'entrée du port, & ne sortit point, que Don Jean ne se fût retiré. Les Chrétiens prirent, en s'en retournant, une galère appelée la Prise, & que commandoit un fils du fameux Barberouffe: ce fut l'exploit de la Capitane, qu'on nommoit la Louve, commandée par le brave Don Alvar de Bazan, Marquis de Sainte Croix. Vous ne ferez peut-être pas fâchez d'apprendre ce qui se passa dans la prise de cette Galère. Le fils de Barberouffe étoit extrêmement cruel, & traitoit si mal ses esclaves, & en étoit tellement haï, que ceux qui ramenoient dans sa Galère voyant que la Louve les poursuivoit vivement, & qu'elle étoit sur le point de les joindre, ils laisserent tout d'un coup les rames, & se saisissant de leur Capitaine, qui étoit sur l'estenterol, d'où il leur crioit qu'ils ramassent de toute leur force, ils le firent passer de banc en banc, de la poupe à la proue, & lui donnèrent tant de coups de dent, qu'avant que de passer le grand mât, son ame étoit déjà dans les Enfers. Nous retournâmes à Constantinople; & l'année suivante on apprit que Don Jean avoit pris Tunis, & mis Muley Hamet en possession de ce Royaume, en ôtant l'espérance d'y pouvoir rentrer à Mu-

ley Hamida, le More le plus vaillant, mais le plus cruel qu'il y ait jamais eu au monde. Cette perte fut fort sensible au Grand-Seigneur, qui usant de la prudence & de la politique ordinaire de la Maison Ottomane, fit aussi-tôt la paix avec les Vénitiens, qui la souhaitoient encore plus que lui; & en 1564, il assiégea la Goulette, & le fort que Don Jean avoit fait commencer auprès de Tunis. Pendant tous ces exploits de guerre, j'étois toujours à la chaîne, sans aucune espérance de liberté: au moins n'espérois-je pas de me racheter par rançon, car j'étois résolu de ne point donner connoissance à mon père du misérable état où je me trouvois. Enfin nous perdîmes la Goulette & le Fort, qui étoient assiégés par soixante-cinq mille Turcs de solde, & par plus de quatre cents mille Mores & Arabes, de tous les endroits de l'Afrique avec un nombre infini de munitions & d'instrumens de guerre. Il y avoit outre cela tant de pionniers & de gens d'équipage, qu'il y a long tems qu'on n'a vû une chose si prodigieuse. La Goulette qu'on avoit jusqu'alors crû imprenable, fut la première prise, quelque résistance que pussent faire ceux qui la gardoient. Mais les Turcs ayant reconnu qu'il étoit facile de faire des tranchées dans le sable, parce que l'eau qu'on y trouvoit auparavant à un pied & demi, ne se trouva pour lors qu'à plus de deux toises,

LIVRE IV.

CHAP.
XXXVIIIHistoire de
l'esclave.

en élevèrent une si haute avec des sacs pleins de sable, qu'elle surpasseoit les murailles du Fort; & par ce moyen tirant de haut en bas, personne n'osa plus paroître. On disoit que les nôtres avoient fait une grande faute de se renfermer dans la Goulette, & qu'ils devoient tenir la campagne pour empêcher la descente des Ennemis; mais ceux qui parlent de cette manière, font bien voir qu'ils n'y étoient pas, ou qu'ils n'ont guères d'expérience. Comment auroient-ils voulu que sept mille hommes qu'il y avoit tout au plus dans la Goulette & dans le Fort, pussent se partager pour garder ces deux Places, & tenir en même tems la campagne, contre une si grande armée; & d'ailleurs où est la Place, quelque forte qu'elle puisse être, qui ne se rende point si elle n'est secourue, surtout quand elle est attaquée par un nombre infini de gens opiniâtres, & qui combattent dans leurs pays? Pour moi, j'ai crû avec beaucoup d'autres, que la prise de la Goulette étoit une grace particulière que le Ciel faisoit à l'Espagne. Car ce n'étoit qu'une retraite de scelerats, qui coutoit beaucoup à entretenir & à défendre sans servir à autre chose qu'à conserver la mémoire de Charles Quint, comme si ce grand Prince avoit besoin de cette masse de pierres pour l'éterniser. Le Fort fut pris aussi, mais il couta bien cher aux Turcs, qui perdirent plus de vingt-cinq mille hommes en vingt-

deux assaux généraux qu'ils donnèrent, & les assiégés combattirent avec tans d'opiniâtreté, que de treize cens qui restèrent, on n'en prit pas un seul qui ne fût blessé. Un petit Fort, qui étoit au milieu du lac, & où commandoit le Cavalier Don Jean Zonaguera, brave Soldat du Royaume de Valence, se rendit à composition. Don Pedro Porto Carero, Commandant dans la Goulette, fut fait prisonnier, après s'être signalé à la défense de la Place, & la perte lui en fut si sensible, qu'il en mourut de déplaisir sur le chemin de Constantinople, où on le menoit. On fit aussi prisonnier le Commandant du Fort, Gabriel Cerbellon, Cavalier Milanois, excellent Ingénieur, & très-vaillant de sa personne. Il mourut quantité de gens de marque dans ces deux Places; & entr'autres, Payen Doria, Chevalier de l'Ordre de S. Jean, Cavalier généreux & d'une magnificence singulière; comme il le fit voir par cette libéralité excessive qu'il fit à André Doria son frère. Ce qui rendit sa mort plus déplorable, c'est qu'il fut tué par des Arabes, à qui il s'étoit confié après la prise du Fort. Ces traîtres lui avoient promis de le mener en habit de More jusqu'à Tabarça, qui est une habitation appartenant aux Génois, qui vont pêcher le corail dans les côtes; mais ils lui coupèrent la tête, & la portèrent à leur Général, qui les récompensa suivant le Prover-

LIVRE IV.
CHAP.
XXXVIII.

Histoire de
l'écclave.

LIVRE IV.
 CHAP.
 XXXV(II).

Histoire de
 l'esclave.

be Espagnol qui dit , que la trahison plaît, mais non pas le traître : car il les fit tous pendre , pour ne lui avoir pas amené Doria en vie. Entre les Chrétiens qui furent faits prisonniers dans le Fort , il y eut un Don Pedro d'Aguilar , de je ne sçai quel endroit de l'Andalousie , vaillant Soldat , qui avoit été Enseigne dans le Fort. C'étoit un homme de grande considération , & qui faisoit fort bien des Vers ; il fut mis sur la même galère , & dans le même banc où j'étois , & fut esclave du même maître. Et avant que nous fortissions du Port , il fit deux Sonnets pour servir d'épithaphe à la Goulette & au Fort. Je m'en vais vous les dire , si je m'en ressouviens , je m'affure que vous ne ferez pas fâchez de les entendre.

Quand l'Esclave nomma Don Pedro d'Aguilar , Don Fernand regardant ses compagnons , ils se mirent tous trois à fourire ; & comme l'Esclave alloit commencer les Sonnets , un des Cavaliers lui dit : Je vous prie , Monsieur , avant que de passer outre , de me dire ce qu'est devenu ce Don Pedro d'Aguilar. Tout ce que j'en sçai , répondit l'Esclave , c'est qu'après avoir été deux ans à Constantinople , il s'enfuit un jour avec un espion Grec en habit d'Arnaut : je ne sçai point s'il se fauva ; j'ai même bien peur que non , parce que je vis le Grec un an après à Constantinople : mais je ne pus jamais trouver occasion de lui demander le

succès de leur voyage. Je puis vous assurer qu'il s'en sauva repartit le Cavalier, car ce Don Pedro-là est mon frere: Il est dans son pays en bonne santé, richement marié, & il a trois enfans. Ha! Dieu en soit loué, dit l'Esclave; car selon moi, c'est le plus grand bien du monde que la liberté, & j'ai une joye extrême d'apprendre celle de mon compagnon. Je sçai aussi les Sonnets que fit mon frere, dit le Cavalier: Vous me ferez plaisir de les vouloir dire, répondit l'Esclave, & vous le ferez bien mieux que moi. Je m'en vais le faire, dit le Cavalier; mais ce ne fera que pour vous soulager. Voici celui de la Goulette.

LIVRE IV.
CHAP.
XXXVIII.

Histoire de
l'esclave.

*Esprits, qui dégagez de la masse du corps,
Fouissez maintenant de cette paix profonde,
Que jamais les mortels ne trouvent dans le
monde,
Ce digne & juste prix de vos nobles efforts.*

*Que vous fites bien voir par d'illustres tran-
sports,
Qu'un zèle ardent & saint rend la valeur fé-
conde,
Lorsque de votre sang teignant à peine l'onde,
Vous fites des vainqueurs des montagnes de
morts.*

*Vous manquâtes de vie & non pas de cour-
rage,*

LIVRE IV. *Et vos corps épuisez après tant de carnage,*
 CHAP. *Tombèrent invaincus les armes à la main.*
 XXXVIII.

Histoire de
 l'esclave.

*Valeur cent fois heureuse! une seule journée,
 Te fait vivre ici-bas à jamais couronnée,
 Et le Maître du Ciel te couronne en son sein.*

C'est comme cela que je le sçai, dit l'Esclave. Voici celui qui fut fait pour le Fort, reprit le Cavalier.

*Ces murs tous démolis dans ces champs in-
 fertiles,
 Sont le fameux Théâtre, où trois mille Soldats,
 Pour renaître bien-tôt en des lieux plus tran-
 quilles,
 Souffrirent par le fer un illustre trépas.*

*Après avoir rendu leurs remparts inutiles,
 Leurs lâches Ennemis ne les vainquirent pas;
 Mais leurs corps épuisez, languissans & débiles,
 Céderent sous l'effort d'un million de bras.*

*C'est-là ce lieu fatal, où depuis tant d'années,
 Par les sévères Loix des saintes destinées,
 On moissonne en mourant la gloire des lauriers.*

*Mais jamais cette terre, en prodiges féconde,
 N'a nourri pour le Ciel, ni fait voir dans le
 monde,
 Ni de plus vrais Martyrs, ni de plus grands
 Guerriers.*

Les Sonnets furent trouvez assez bons , & l'esclave continua ainsi son Histoire. Les Turcs ayant pris ces deux Places , firent démanteler la Goulette ; & pour en venir plus promptement à bout , ils la minèrent de trois côtez. Avec tout cela ils ne purent jamais renverser les vieilles murailles , qui sembloient les plus foibles , & tout ce qui avoit demeuré entier de la nouvelle fortification du Fortin , fut ruiné en un instant. Pour le fort , il étoit en tel état , qu'il ne fut pas besoin de le ruiner davantage. Enfin toute l'armée retourna victorieuse & triomphante à Constantinople , où Uchialy mourut quelque tems après. On l'avoit furnommé Fartax , qui veut dire tigneux en langue Turque , parce qu'effectivement il l'étoit , & que c'est la coutume des Turcs de se donner des noms qui expriment leurs vertus & leurs vices. Cela vient de ce qu'ils n'ont entr'eux que quatre noms de famille , qui appartiennent à la maison Ottomane , & tous les autres , qui bien souvent ne connoissent pas leur origine , en prennent comme je viens de dire. Uchialy avoit été forçat sur les galères du Grand-Seigneur dont il fut l'esclave quatorze ans , & à l'âge de trente quatre ans il se fit renégat pour pouvoir se venger d'un Turc qui lui avoit donné un soufflet étant à la chaîne. Il se fit si bien remarquer par sa valeur dans les premières guerres où il servit , que sans passer par les

LIVRE IV.
CHAP.
XXXVIII.

Histoire de
l'esclave.

LIVRE IV.
CHAP.
XXXVIII.
Histoire de
l'esclave.

moindres emplois , dont les Favoris même du Grand-Seigneur ne sont pas exemts , il fut fait Roi d'Alger , & depuis Général de la mer , qui est la troisième Charge de tout ce grand Empire. Il étoit Calabrois de naissance , & à la Religion près , fort homme de bien , & assez humain pour ses esclaves. Il en avoit pour lors trois mille , qui furent partages suivant son testament entre le Grand-Seigneur , qui hérite d'ordinaire de ceux qui meurent , & les renégats qu'il avoit avec lui. Pour moi j'échus en partage à un renégat Vénitien , nommé Azanaga , qu'Uchially avoit fait esclave comme il étoit Matelot , & il devint si agréable à son Maître , qu'il étoit un de ceux qu'il aimoit le plus : mais c'étoit un des plus cruels renégats qu'on ait jamais vu. Cet Azanaga devint extrêmement riche , & fut aussi fait Roi d'Alger. J'y fus mené avec les autres esclaves , & j'eus quelque sorte de joye de me trouver si près de l'Espagne , me persuadant déjà que je trouverois à Alger quelques moyens plus sûrs qu'à Constantinople pour me sauver. Car enfin je ne perdois point l'espérance : & quand ce que j'avois projeté ne réussissoit pas , je songeois à m'en consoler , & à trouver d'autres inventions. Je passois la vie de cette sorte , renfermé dans une prison que les Turcs appellent bains ou étuves , où ils mettent les esclaves Chrétiens , tant ceux qui appartiennent au Roi ,

que ceux de quelques particuliers, & d'autres aussi qu'on appelle esclaves du Conseil, qui travaillent aux ouvrages publics, ou à d'autres choses. Ces derniers ont bien de la peine à ravoir leur liberté, parce que n'ayant point de maîtres particuliers, ils ne sçavent à qui s'adresser pour traiter de leur rançon. Quelques-uns parmi le peuple mettent, comme j'ai dit, leurs esclaves dans ces bains, sur tout quand ils se sont rachetez, pour les tenir en sûreté jusqu'à ce que leur rançon soit venue. Les esclaves du Roi ne sont plus employez à aucun travail, non plus que ceux-ci quand ils ont une fois traité de leur rançon, si ce n'est que leur argent soit trop long à venir, car en ce cas-là on les envoie au bois avec les autres, ce qui est extrêmement pénible, pour les obliger d'écrire avec plus d'empressement. Pour moi je me trouvai parmi ceux qui se doivent racheter, car dès que l'on sçut que j'étois Officier, il me fut inutile de me faire pauvre: je fus considéré comme un homme de conséquence, & on me mit au nombre des esclaves de rançon, avec une chaîne qui faisoit plutôt voir que je traitois de ma liberté, qu'elle n'étoit la marque de mon esclavage. Je passai ainsi quelque tems dans ces bains avec quantité d'autres esclaves, qui n'étoient plus retenus que comme moi; & quoique nous fussions souvent pressés de la faim, & de beaucoup d'autres misères, cependant rien ne nous

LIVRE IV.
CHAP.
XXXVIII.
Histoire de
l'esclave.

affligeoit tant que les cruantez barbares qu'Azanaga exerçoit à toute heure contre les esclaves Chrétiens. Il ne se passoit point de jour qu'il n'en fit pendre ou empaler quelqu'un, & le moindre supplice étoit de leur faire couper les oreilles, & tout cela sur si peu de sujet, que les Turcs même jugeoient bien qu'il ne le faisoit que pour le seul plaisir de le faire, & parce qu'il étoit né sanguinaire & cruel, Un seul soldat Espagnol, nommé Suavedra, trouva moyen d'adoucir cette humeur barbare, & quoiqu'il eût tenté toutes choses imaginables pour se sauver, jusqu'à en faire de si prodigieuses, que les Turcs en parlent incessamment, jamais il ne le fit battre, ni ne lui en dit la moindre parole. Pour nous nous étions dans des frayeurs continuelles, qu'il ne le fit empaler, & il le craignit plus d'une fois lui-même. Si je n'appréhendois d'être trop long, je vous raconterois quelques tours de ce Suavedra, que je suis assuré qui vous divertiroient; mais il est tems de reprendre mon histoire. Un More riche & considérable avoit sa maison tout proche de notre prison, & ses fenêtres, qui ne sont chez les Mores que de petites lucarnes, avec des jalousies ferrées & épaisses, regardoient dans la cour du bain. Il arriva un jour qu'étant dans cette cour sur une terrasse, où je m'exerçois à sauter avec trois de mes compagnons, tout le reste ayant été envoyé au travail, je levai par

hazard les yeux vers ces fenêtres , & j'y vis paroître un mouchoir attaché au bout d'une canne. Au mouvement de la canne, qui sembloit nous appeller, un de mes compagnons alla pour la prendre ; mais en même tems on la retira en la remuant de côté & d'autre, comme quand on branle la tête pour dire non. L'esclave revint à nous, & on baissa de nouveau la canne avec le même mouvement que la première fois. Un autre alla aussi-tôt faire l'épreuve, & il lui arriva la même chose qu'au premier ; le troisième tenta aussi l'aventure qui lui succéda de la même sorte. J'allai enfin éprouver ma fortune comme les autres ; & si-tôt que je fus au-dessous des fenêtres la canne tomba à mes pieds. Je dénouai le mouchoir avec impatience, & j'y trouvai dix petites pièces, qui valent environ dix de nos réales. Vous jugez bien quelle fut ma joye de trouver ce secours dans la misère où j'étois, & de voir encore que c'étoit à moi qu'on faisoit le présent. Je revins sur la terrasse, & regardant du côté de la fenêtre, je vis une main extrêmement blanche qui la fermoit ; ce qui me fit juger que c'étoit une femme de cette maison, qui nous faisoit cette libéralité. Nous la remerciâmes tous d'une grande révérence à la manière des Turcs, baissant la tête & le corps, & les bras croisez sur la poitrine. De-là à quelque tems nous vîmes paroître au même endroit une petite Croix.

LIVRE IV.

CHAP.

XXXVIII.

Histoire de
l'esclave.

LIVRE IV.

CHAP.
XXXVIII.Histoire de
l'esclave.

de roseau , que l'on tira aussi-tôt , & nous ne doutions presque plus que ce ne fût une esclave Chrétienne , qui venoit de nous faire du bien. Néanmoins la blancheur du bras , avec un bracelet que nous y avions vû , nous fit croire que c'étoit plutôt une Chrétienne renégate que son Maître avoit épousée ; les Mores estimant beaucoup plus ces femmes , que celles de leur pays. Mais nous nous trompions dans toutes nos conjectures , comme vous allez voir dans la suite. Depuis ce jour-là nous nous entretenions à toute heure de l'agréable aventure qui nous étoit arrivée , & nous avions tout le long du jour les yeux attachés sur la bien-heureuse fenêtre dont nous recevions une si agréable assistance. Mais on fut quinze jours sans l'ouvrir , & quelques soins que nous prissions de nous informer s'il y avoit dans cette maison quelque Chrétienne renégate , nous ne pûmes apprendre autre chose , si ce n'est que la maison appartenoit à Agimorato More de grande considération , qui avoit été Gouverneur de la Plata ; ce qui est parmi eux une des premières Charges. Un jour que nous y pensions le moins & que nous étions encore tous quatre seuls dans le bain , nous vîmes tout d'un coup reparoître la canne & le mouchoir. Nous fîmes la même épreuve que l'autre fois , & toujours avec le même succès ; la canne ne se rendit qu'à moi , & il y avoit dans le mouchoir

quarante écus d'or d'Espagne, avec une lettre écrite en Arabe, & une grande Croix au bas de la lettre. Nous retournâmes sur la terrasse, d'où nous fîmes notre remerciement ordinaire; & après que j'eus fait signe que je lirois le papier, la main disparut, & on ferma promptement la fenêtre. Cette bonne fortune dans le fâcheux état où nous étions, & dans un pays si barbare, nous donna une joye extrême, & de grandes espérances. Mais comme aucun de nous n'entendoit l'Arabe, nous étions fort embarrassés pour sçavoir ce qui étoit dans la lettre, ne sçachant à qui nous adresser pour ne nous point commettre ni notre bienfaitrice aussi. Cependant la curiosité d'apprendre une chose qui selon toute apparence me devoit faire connoître pourquoi on faisoit choix de moi, plutôt que de mes compagnons, m'obligea de me fier à un renégat de Murcie, qui me témoignoit beaucoup d'amitié. Mais je ne le fis qu'après avoir pris toutes les précautions nécessaires pour l'engager au secret; ce que je fis en lui donnant une attestation qu'il étoit homme de bien; qu'il avoit toujours servi & assisté les Chrétiens, & qu'il avoit dessein de s'enfuir à la première occasion qu'il en trouveroit, qui font des manières de certificats, que les renégats prennent des esclaves, quand ils veulent repasser chez les Chrétiens. Je vous dirai en passant, qu'il y en a qui en usent

LIVRE IV.
CHAP.
XXXVIII.

Histoire de
l'esclave,

LIVRE IV.

CHAP.

XXXVIII.

Histoire de
l'esclave.

de bonne-foi ; mais d'autres le font seulement par adresse & pour s'en servir dans les rencontres. Car quand ils vont pirater , si par hazard ils tombent entre les mains des Chrétiens , ils se tirent d'affaire par le moyen de ces certificats , qui justifient que leur intention étoit de demeurer parmi eux , & que c'est pour cela qu'ils viennent en course avec les Turcs ; & ils se sauvent ainsi d'une mort inévitable , faisant semblant de se réconcilier avec la Religion Chrétienne sous le voile d'une feinte abjuration : après quoi ils vivent en liberté sans qu'on ose les inquiéter ; & ils ne trouvent pas plutôt l'occasion favorable , qu'ils repassent en Barbarie. Le renégat que je viens de dire , avoit une attestation semblable de tous mes compagnons ; & si les Mores l'avoient surpris avec cela , il auroit été brûlé tout vif. Ayant donc pris mes précautions avec lui , & sachant qu'il parloit Arabe , & le sçavoit écrire : je le priai sans m'ouvrir davantage pour l'heure , de me lire ce papier , que je dis que j'avois trouvé dans un trou de notre chambre. Il l'ouvrit , & le regarda quelque tems , & après l'avoir lû deux ou trois fois , il me dit que si j'en voulois l'explication mot pour mot , je lui donnasse du papier & de l'encre , ce que je fis , & l'ayant traduit sur le champ : Voilà , dit-il ce que signifie cette lettre Arabe , sans qu'il y manque une parole ; je vous avertis seulement que Lela Marien veut dire

la Vierge Marie , & Alla , Dieu. Voici ce qu'il y avoit écrit , & qui ne sortira jamais de ma mémoire.

LIVRE IV.
CHAP.
XXXVIII.

Histoire de
l'esclave.

Lorsque j'étois encore enfant , une femme esclave de mon père m'apprit en notre langue la prière des Chrétiens , & me dit plusieurs choses de Lela Marien. Cette esclave mourut , & je sçai qu'elle n'alla point dans le feu éternel , mais avec Dieu , car je l'ai vue deux fois depuis qu'elle est morte , & elle m'a dit que je m'en allasse chez les Chrétiens voir Lela Marien , qui m'aime beaucoup. J'ai vû de cette fenêtre quantité de Chrétiens ; mais sans te flatter , pas un ne m'a paru Chevalier que toi. Je suis jeune & assez belle , & en état d'emporter de grandes richesses avec moi : regarde si tu veux entreprendre de m'emmener. Il ne tiendra qu'à toi que je ne sois ta femme , & si tu ne le veux pas , je ne m'en mets point en peine , parce que Lela Marien me donnera bien un mari. C'est moi-même qui ai écrit cette lettre , & je voudrois bien te pouvoir avertir que tu ne te dois fier à aucun More , parce qu'ils sont tous traîtres. Pour ne pas mentir , cela me donne beaucoup de peine , & je souhaiterois que tu ne te découvrisse à personne ; car si mon père a quelque connoissance de ceci , je suis perdue. J'ai mis un fil dans la canne où tu pourras attacher ta réponse ; & si tu ne trouves personne qui sçache écrire en Arabe , dis-moi ce que tu voudras par signe , Lela Ma-

LIVRE IV. rien me le fera entendre. Je te recommande à
 CHAP. Dieu & à elle, & encore à cette Croix que je
 XXXVIII. baise souvent, comme l'esclave m'a dit de le
 Histoire de faire.
 l'esclave.

Il n'est pas nécessaire, continua l'esclave, de vous dire combien cette lettre nous donna de joye & d'admiration. Le renégat qui ne pouvoit croire que nous l'eussions trouvée par hazard, mais qu'elle avoit été écrite exprès à quelqu'un de nous autres, nous pria de lui en dire la vérité, & de nous fier entièrement à lui, qu'assurément il hazarderoit sa vie pour notre liberté. En disant cela il tira de son sein un petit Crucifix & jura tout en larmes par le Dieu que représentoit l'image, & en qui il croyoit de tout son cœur, malgré son infidélité, qu'il nous garderoit le secret en tout ce que nous lui confierions; & d'autant plus qu'il voyoit bien que nous pouvions tous recouvrer la liberté par le secours de celle qui nous écrivoit; & qu'il auroit de la consolation de rentrer dans le sein du Christianisme, dont il s'étoit malheureusement séparé. Le renégat nous parla avec tant de larmes & de si grandes marques de repentir, que nous ne balançâmes pas plus long-tems à lui découvrir la vérité, jusqu'à lui montrer la fenêtre dont nous avions reçu tant de bien. Il nous promit qu'il employeroit toute son industrie pour sçavoir qui demouroit dans la

maison ; & il écrivit en même tems en Arabe la réponse que je fis à la lettre de l'obligante More, dont voici les propres termes, que j'ai très-bien retenus , comme tout ce qui m'est arrivé pendant mon esclavage.

LIVRE IV.
CHAP.
XXXVIII.
Histoire de
l'esclave.

Le vrai Alla vous conserve , Madame , & la bienheureuse Lela Marien , qui est la Mere de Notre Sauveur & qui vous met dans le cœur d'aller parmi les Chrétiens , parce qu'elle vous aime. Priez-la vous-même qu'il lui plaise de conduire le dessein qu'elle vous inspire : elle est si bonne , qu'elle ne manquera pas de le faire. Je vous promets de ma part , & de celle de mes compagnons , que nous ferons tout ce qui dependra de nous pour votre service , jusqu'à perdre la vie. Ne craignez point de m'écrire , & donnez-moi avis de tout ce que vous aurez résolu. Je ne manquerai pas de vous faire réponse. Nous avons ici un esclave Chrétien , qui sçait écrire en Arabe , comme vous verrez par cette lettre. Pour ce qui est de l'offre que vous me faites , d'être ma femme , quand nous serons chez les Chrétiens , je la recoit de bon cœur & avec la dernière joye : & dès-à présent je vous donne ma parole d'être votre mari , & je vous le jure en Chrétien : vous sçavez qu'ils tiennent mieux leurs promesses que les Mores. Le grand Alla & Lela Marien vous conservent.

Deux jours après , lors qu'il n'y avoit

LIVRE IV.
 CHAP.
 XXXVIII.
 Histoire de
 l'esclave.

personne dans le bain, j'allai sur la terrasse; & je n'y fus pas long-tems sans voir paroître la canne, à laquelle j'attachai ma réponse. Quelque tems après, notre étoile salutaire reparut, & je trouvai cette fois-là dans un mouchoir qui tomba à mes pieds plus de cinquante écus, qui redoublèrent; & notre joye, & nos espérances. La même nuit, notre renégat nous vint trouver, pour nous apprendre que cette maison étoit à Agimorato, un des plus riches Mores d'Alger, & qui n'avoit pour héritière de tout ce grand bien qu'une seule fille, qui, à ce qu'on disoit dans la Ville, étoit la plus belle personne de toute la Barbarie, & qui avoit refusé des gens de la plus grande considération qui l'avoient fait demander en mariage. Il nous dit aussi qu'elle avoit eu une esclave Chrétienne qui étoit morte: ce qui s'accordoit avec tout ce qu'elle nous avoit écrit. Nous consultâmes avec le renégat les moyens de nous sauver, & d'emmener la belle More; & avant que de rien conclure, nous résolûmes d'attendre encore une fois des nouvelles de Zoraïde, car ainsi s'appelle celle qui souhaite si ardemment d'être nommée Marie, ne pouvant rien arrêter, ni rien faire sans elle. Cependant le renégat qui nous vit bien résolu de nous sauver, nous dit que nous le laissions faire, & qu'il en viendroit à bout, ou qu'il y perdrait la vie. Le bain ayant été quatre jours

plein de gens , nous fûmes autant de tems fans voir la canne : le cinquième jour que nous nous trouvâmes seuls , elle reparut, mais avec un mouchoir beaucoup plus plein qu'il n'avoit encore été. On l'abbaiffa à l'ordinaire , seulement pour moi , & je trouvai cent écus d'or , avec une lettre , que nous allâmes faire lire au renégat qui se trouva avec nous. Voici ce qu'elle contenoit.

LIVRE IV.
CHAP.
XXXVIII.
Histoire de
l'esclave.

Je ne ſçai comment nous ferons pour nous en aller en Espagne ; Lela Marien ne me l'a point dit , quoique je l'en aye fort priée. Tout ce que je puis faire , c'est de te donner quantité d'or , dont tu pourras racheter , toi & tes compagnons , & l'un d'eux ira chez les Chrétiens acheter une Barque dans laquelle il reviendra prendre les autres. Pour moi , je vais passer le Printems avec mon père , & tous nos esclaves dans un jardin qui est à la porte de Barbafon sur le bord de la Mer ; tu pourras me prendre là une nuit , & m'emmener à la barque sans rien craindre. Mais , Chrétien , souviens-toi que tu m'as promis d'être mon mari : car ſi tu y manques , je prierai Lela Marien de t'en punir. Si tu ne te fies à personne pour aller acheter la barque , rachète-toi promptement , & vas y toi-même : je ſçai bien que tu ne manqueras pas de revenir , étant Cavalier & Chrétien. Fais auffi en ſorte de ſçavoir où est notre jardin. Cependant tu n'as qu'à te promener dans la cour , quand le bain

LIVRE IV.
CHAP.
XXXVIII.

Histoire de
l'esclave.

sera vuide, & je te donnerai tant d'argent que tu voudras. Alla te garde, Chrétien.

Cette lettre ayant été lûe, il n'y eut pas un de la compagnie qui ne s'offrît pour être racheté & aller acheter la barque avec promesse de revenir aussi-tôt. Mais le renégat dit qu'il ne consentiroit point du tout qu'aucun fôrât de captivité, que nous ne le fussions tous ensemble, sçachant par expérience qu'on ne garde pas fort scrupuleusement les paroles qu'on donne dans l'esclavage, & que déjà plusieurs fois des esclaves riches en ayant racheté quelqu'autres pour l'envoyer à Majorque ou à Valence, armer un esquif, y avoient été attrapez, & qu'on n'en voyoit point revenir, la liberté étant un si grand bien, que la crainte de la reperdre efface dans les plus honnêtes gens tout sentiment de reconnoissance. Pour confirmer ce qu'il disoit, il nous raconta en peu de paroles ce qui venoit tout fraîchement d'arriver à des Gentils-hommes Chrétiens, qui étoit, sans mentir l'accident le plus étrange dont on ait encore oüï parler dans ces endroits-là, qui sont si fertiles en aventures surprenantes. Mais pour bien faire, ajouta-t-il, donnez-moi l'argent que vous destinez pour la rançon d'un de nous autres, & j'achèterai une barque à Alger même, sous prétexte de vouloir trafiquer à Tetouan & sur les côtes; & de cette sorte étant maître

de la barque, sans qu'on me puisse soupçonner de rien, je me mettrai en état de vous délivrer, & de nous sauver tous ensemble: & cela fera d'autant plus facile, que si la Morefque vous donne tout l'argent qu'elle a promis, vous pourrez vous racheter tous, & étant libres, vous embarquer en plein jour. Je ne vois, continua-t-il, en cela qu'une difficulté, qui est que les Mores ne permettent point aux renégats d'avoir des barques, mais seulement de grands vaisseaux pour aller en course; parce qu'ils se doutent bien, sur-tout quand c'est un Espagnol, qu'il n'achète point de barque que dans le dessein de s'enfuir. Mais je trouve un remède à cet inconvénient, en associant un More de Tanger à la barque & au profit des marchandises, & sous cette couverture je m'en rendrai bien le maître, & j'achèverai facilement le reste. Quoique nous crussions mes compagnons & moi, qu'il étoit plus sûr d'envoyer acheter une barque à Majorque, comme nous le mandoit Zoraïde, nous n'osâmes pourtant point contredire le renégat, de crainte de l'irriter, & qu'il n'allât découvrir notre dessein, & ce qui se passoit avec Zoraïde, dont il auroit exposé la vie, qui nous étoit beaucoup plus chère que la nôtre. Nous mîmes donc tout entre les mains de Dieu, & nous confiâmes au renégat, par qui je fis écrire tout-à l'heure à Zoraïde, que nous ferions tout ce qu'elle nous

LIVRE IV.
CHAP.
XXXVIII.

Histoire de
l'esclave.

conseilloit ; en quoi il sembloit que Lela Marien l'eût inspirée, que je lui donnois de nouveau ma parole d'être son mari, & que l'affaire ne dépendoit plus que d'elle. Le jour suivant que le bain se trouva vuide, Zoraïde nous donna à plusieurs fois mille écus d'or, avec un billet qui nous avertiffoit que le Vendredi suivant elle iroit au jardin de son père, & qu'avant d'y aller elle nous donneroit encore beaucoup d'argent; que si nous trouvions qu'il n'y en eût pas assez, nous n'avions qu'à le lui dire, qu'elle nous en fourniroit autant, que nous en pourrions souhaiter, étant maitresse de tout celui de son père, qui en avoit tant, qu'il ne s'en appercevoit pas. Je donnai promptement cinq cens écus au renégat pour acheter une barque, & j'en mis huit cens entre les mains d'un Marchand Vénitien qui me racheta du Roi sur sa parole, promettant de faire payer l'argent au premier Vaisseau qui viendrait de Valence. Il ne voulut pas payer ma rançon sur le champ, parce que le Roi l'auroit soupçonné d'avoir cet argent il y avoit long-tems, & qu'il l'avoit retenu pour s'en servir. Car enfin Azanaga étoit connu pour un homme rusé & malin, & de qui il faloit toujours craindre quelque supercherie. Le jeudi suivant, Zoraïde nous donna encore mille écus d'or, & nous fit sçavoir qu'elle alloit le lendemain au jardin de son père, me priant que si-tôt que je serois racheté,

cheté, je fisse tout ce que je pourrois pour l'aller voir. Je lui répondis que je le ferois, & que cependant, elle eût soin de nous recommander à Lela Marien, avec les prières chrétiennes que lui avoit apprises l'esclave. Je mis ordre aussi-tôt à traiter de la rançon de mes compagnons, afin qu'ils eussent la liberté de sortir du bain, & que me voyant seul libre, pendant que j'avois le moyen de les racheter, la crainte & le désespoir ne les tentât de faire quelque chose au préjudice de Zoraïde. Ce n'est pas que je ne les connusse assez pour croire que je me pouvois fier en eux; mais parmi tant de maux qu'on souffre dans l'esclavage, on a bien de la peine à conserver la mémoire des bien-faits, & de longues souffrances rendent un homme capable de tout. En un mot, je ne voulus point mettre cela au hazard sans nécessité. Je consignai donc tout l'argent qu'il falloit entre les mains du Marchand, afin qu'il pût nous cautionner sûrement; mais je ne lui découvris rien de notre dessein, à cause du péril qu'il y avoit.

Il ne se passa pas quinze jours, que le renégat, n'achetât une barque capable de tenir trente personnes, & pour mieux couvrir son jeu, il fit un voyage à Sargel, qui est à cinquante lieues d'Alger, du côté d'Oran, où il se fait un grand trafic de figues sèches, & y alla encore deux ou trois fois avec le More Tagarin qu'il avoit associé.

LIVRE IV.
CHAP.
XXXVIII.

Histoire de
l'esclave.

LIVRE IV.
CHAP.
XXXVIII.

Histoire de
l'esclave.

On appelle Tagarin en Barbarie, les Mores qui font venus d'Arragon, & Mudecharés ceux de Grenade, & au Royaume de Fez, ces Mudecharés sont appellez Elches; & c'est d'eux que le Roi se fert, particulièrement à la guerre. Dans ces voyages le renégat ne manquoit jamais en passant, de jeter l'ancre dans une petite cale à une portée de mousquet du jardin d'Agimorato, & là, il s'exerçoit avec les rameurs, ou à faire la Zala, qui est une cérémonie de gens de Mer, & à d'autres passe-tems de cette nature, ou à essayer, en se jouant, ce qu'il vouloit bien-tôt exécuter. Il alloit aussi au jardin de Zoraïde demander du fruit, qu'Agimorato lui donnoit de bon cœur, quoiqu'il ne le connût point. Son intention étoit, à ce qu'il m'a dit depuis, de parler à Zoraïde, & de lui dire que c'étoit lui dont j'avois fait choix pour l'emmener en Espagne; mais il n'en pût jamais trouver l'occasion, parce que les femmes Mores ne se laissent voir ni aux Mores ni aux Turcs. Pour les Chrétiens esclaves, elles n'en font pas de difficulté, & ne les souffrent même que trop librement. Pour moi, j'aurois été bien fâché que le renégat eût parlé à Zoraïde; car elle n'auroit pas manqué de s'alarmer en se voyant entre ses mains, les renégats ne leur étant pas moins suspects, que les Mores mêmes. Quand le renégat vit qu'il lui étoit si facile d'aller & de venir

dans les côtes , qu'il pouvoit mouiller où il vouloit ; que le Tagarin son associé se fioit entièrement à lui , & que je m'étois racheté , il me dit qu'il n'y avoit plus qu'à chercher des gens de rame , & que je viffe promptement ceux que je voulois emmener outre mes compagnons , afin qu'ils se tinssent prêts pour le Vendredi suivant , qui étoit le jour qu'il avoit résolu de partir. Je parlai aussi-tôt à douze Espagnols bons rameurs , & de ceux qui pouvoient plus librement sortir de la Ville. Ce fut un grand hazard d'en trouver un si grand nombre dans le tems qu'il y avoit vingt Galères en mer , où étoit presque tout ce qu'il y avoit de gens de rame. Mais heureusement pour nous , le maître de ceux-ci n'alloit point en course cet été-là , parce qu'il étoit occupé à faire achever une Galère qu'il avoit sur les chantiers. Je ne dis autre chose à mes Espagnols , sinon que le Vendredi suivant ils sortissent vers le soir l'un après l'autre , & qu'ils m'attassent attendre auprès du jardin d'Agimorato jusques à ce que je m'y rendisse , les avertissant chacun en particulier , que s'ils trouvoient-là d'autres Chrétiens , ils leur dissent simplement que je leur avois ordonné de m'attendre en ce lieu-là. Après cela je songeai à donner avis à Zoraïde de l'état de notre affaire , afin qu'elle se préparât , & ne fût pas surprise de se voir enlever , sans avoir appris que nous eussions une bar-

LIVRE IV.
CHAP.
XXXVIII.

Histoire de
l'esclave.

que. Je résolus donc de faire tous mes efforts pour lui parler ; & deux jours avant notre départ, j'allai au jardin sous prétexte de cueillir de la salade. La première personne que j'y rencontrai , fut Agimorato , qui me demanda en Langage franc , qu'on parle par toute la Barbarie , & qui n'est qu'un mélange de diverses langues , ce que je cherchois dans son jardin , & à qui j'étois. Je répondis que j'étois esclave d'Arnaute Mami ; que je sçavois qu'il étoit particulièrement de ses amis , & que je venois cueillir une salade. Il me demanda aussi si j'avois traité de ma rançon , & combien mon Maître demandoit pour moi. Pendant ces demandes & ces réponses , Zoraïde qui m'avoit apperçu dès le commencement , entra dans le jardin , & sans faire de façon , comme j'ai déjà dit qu'elles n'en font point pour les Chrétiens , elle vint trouver son père , qui l'appella lui-même si-tôt qu'il la vit paroître. Je ne sçauois vous dire ce que je sentis quand je vis approcher la belle Zoraïde : elle me parut si charmante , que j'en fus ébloui , & faisant comparaison de tant de beauté & de la richesse de sa parure , avec le misérable état où j'étois , je ne pouvois croire que je fusse celui qu'elle vouloit choisir pour son mari , ni que ce fût celle qui vouloit suivre ma fortune. Elle avoit sur la gorge , aux oreilles , & à sa coëffure la plus

grande quantité de perles, & les plus belles que j'aye jamais vûes; elle portoit aux pieds, qu'elle avoit nuds à la maniere du pays, une espece de brodequins d'or, avec tant de diamans, qu'ils ne valoient pas moins de vingt mille ducats; elle avoit aux bras des bracelets de même prix. Les perles ne valoient pas moins aussi que le reste. Comme c'est un des plus grands ornemens des Dames Mores, il y en a plus parmi elles, que dans toutes les autres Nations; & le père de Zoraïde étoit en réputation d'avoir les plus belles d'Alger, & avec cela plus de deux cens mille écus d'or d'Espagne, dont il lui laissoit entièrement la disposition. Vous jugez bien, Messieurs, par les restes de beauté que Zoraïde a conservez, après tout ce qu'il lui a falu souffrir de travail & de fatigue, si elle étoit belle avec une parure si éclatante, & dans un tems où elle n'avoit pas la moindre inquiétude. Pour moi, je la trouvai encore plus belle qu'elle n'étoit richement parée; & me sentant plein de reconnoissance des biens que j'en avois reçûs, je la regardai comme une personne qui descendoit du Ciel pour me donner du secours, & pour rendre ma vie heureuse. D'abord que Zoraïde fut arrivée où étoit son père, il lui dit en sa langue, que j'étois esclave d'Arnaute son ami, & que je venois chercher de la salade; & elle se tournant de mon côté, me demanda en Franc qui j'étois, &

LIVRE IV.
CHAP.
XXXVIII.

Histoire de
l'esclave.

pourquoi je ne me rachetois point? Je me suis racheté, Madame, lui dis-je, & mon Maître m'estimoit assez pour m'avoir fait acheter ma liberté quinze cens Sultanins. En vérité, répartit Zoraïde, si tu avois été à mon père, je n'aurois pas consenti qu'il t'eût laissé aller pour deux fois autant; car, vous autres Chrétiens, vous mentez en tout ce que vous dites, & vous vous faites pauvres pour affronter les Mores, Il y en a peut-être bien qui n'en font pas de scrupule, répondis-je; mais j'ai traité de bonne foi avec mon Maître, & je traiterai toujours de même avec qui que ce soit au monde. Et quand t'en vas-tu, dit Zoraïde? Je crois que ce fera demain, répondis-je, parce qu'il y a au Port un Vaisseau de France prêt à faire voile, & je me servirai de l'occasion. Et ne feroit-il pas meilleur, dit Zoraïde, d'attendre un Vaisseau d'Espagne, plutôt que de t'en aller avec des François, qui ne font pas amis de ta Nation? Non, Madame, répondis-je: s'il est pourtant vrai, comme on dit, qu'il arrive bien-tôt un vaisseau d'Espagne, je pourrai l'attendre, quoiqu'il fût bien plus sûr pour moi de partir dès demain, & j'ai même si grande envie de me voir dans mon pays, avec les personnes que j'aime, que j'ai de la peine à me résoudre d'attendre une meilleure occasion. Tu es marié sans doute, dit Zoraïde, & tu souhaites de revoir ta femme? Je ne le suis pas,

Madame, répondis-je; mais j'ai donné parole de me marier si-tôt que je serai dans mon pays. Et la Dame à qui tu l'as donnée, est-elle belle, dit Zoraïde? Elle est si belle, répondis-je, que je ne sçaurois mieux vous apprendre ce qui en est, ni la louer davantage, qu'en vous disant qu'elle vous ressemble beaucoup. Agimorato souriant en cet endroit: Tu n'es pas à plaindre, me dit-il, Chrétien, si ta Maitresse ressemble à ma fille, qui n'a point de pareille dans tout le Royaume; considère la bien, & tu verras si je dis vrai. Le père de Zoraïde nous seroit comme d'Interprète dans cette conversation; car pour elle, quoiqu'elle entendît assez cette langue, qui est si commune dans le pays, elle s'expliquoit néanmoins beaucoup plus par signes, qu'elle ne le faisoit autrement. Pendant que nous nous entretenions ainsi, nous vîmes venir un More, qui crioit en courant que quatre Turcs avoient passé par-dessus les murailles du jardin, & qu'ils cucilloient le fruit tout vert qu'il étoit. Agimorato se troubla à cette nouvelle aussi-bien que sa fille: car les Mores craignent extrêmement les Turcs, & sur-tout les soldats, qui sont insolens, & qui les traitent avec le même empire que s'ils étoient leurs esclaves. Ma fille, dit Agimorato, rentre dans la maison, & te renferme jusques à ce que j'aye parlé à ces chiens. Pour toi, Chrétien, me dit-il, prens

LIVRE IV.
CHAP.
XXXVIII.

Histoire de
l'esclave.